

## Vie des Arts

# Spectacles : précisions et digressions sur le théâtre

Paul Toupin

---

Numéro 10, printemps 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Toupin, P. (1958). Spectacles : précisions et digressions sur le théâtre. *Vie des arts*, (10), 32-33.

# SPECTACLES

## PRÉCISIONS ET DIGRESSIONS SUR LE THÉÂTRE

Il y a dans toute grande pièce de théâtre ce que j'appellerais la consistance, terme qui s'impose non sans dessein puisque la qualité d'une oeuvre se reconnaît à son étoffe. Il existe donc un théâtre qui a de la consistance, malgré ses défauts, et un théâtre qui n'a pas de consistance, en dépit de ses mérites. Ainsi Giraudoux, auteur brillant s'il en fut, n'a pas, selon moi, de consistance. Ses personnages sont diaphanes, ses hommes et ses femmes asexués, sans âge; leur état civil est aussi imprécis que peut être vague leur raison d'être. Ils sont en tout interchangeables. Ils ne marchent pas sur terre, ils glissent, montés sur de légers patins, exécutent leur danse de fantaisie et fort bien, passent sur la scène sans laisser de trace. Mais en laissent-ils dans notre souvenir ? Leur dialogue se réduit en monologue qui fait article de Paris. Théâtre de montre, de vitrine. L'esprit y court, le coeur y bat, mais greffé, littéralement parlant. Théâtre qui a be-

soin de décors pour prendre de la dimension, personnages qui ont besoin de costumes pour exister, théâtre non d'un dramaturge mais d'un écrivain, ce qui est mauvais signe, et d'un écrivain de son temps, de son époque, de son milieu, le sien : Ecole Normale, IIIe République, bourgeoisie, service diplomatique, fonctionnaire supérieur à l'école buissonnière, à la pêche aux images, à l'exercice des métaphores. Sans doute, est-on toujours de son temps, de son époque et de son milieu. L'écrivain qui s'exile reste de son pays. Racine aussi était de son temps, plus que quiconque... Ce qui a vieilli, ridé, chez lui, c'est ce qui devait et rider et vieillir. C'est le côté perruque, jabot, chausse, accoutrement de la poétique, science étalée d'une mythologie qui faisait alors sensation, côté baroque en somme, enfin tout ce qu'aimait Voltaire dans Athalie, pièce qui servira de modèle à ses plates tragédies. Pourtant, l'essentiel de Racine est intact. Phèdre, Néron, Agrippine sont d'aujourd'hui.

Giraudoux a vieilli, a ridé, non par l'accessoire mais par l'essentiel, l'essentiel n'y ayant pas été assez articulé. L'émotion était à la surface du coeur comme l'expression sur le bout de la langue. L'amour était presque l'amour sans pourtant l'être. Il y a aussi une ambiguïté recherchée, un jeu appliqué d'équivalences par lequel l'humain est

divin, le divin humain et la réverie dissertation. Ses thèmes sont moins des fantaisies charmantes que des motifs charmants de fantaisies. Ainsi la folle de Chaillot donne-t-elle des répliques lucides, Ondine passe-t-elle pour ingénue, Hanz, chevalier teuton, devient-il tendron. L'imagination s'épuise en virevoltes, ne se pose jamais. Toucher terre serait sombrer dans le grossier. Rien ne doit être de la rue. Sodome et Gomorrhe se détachent de leur signification biblique. (Bernard Shaw refaisait également certains mythes, celui du don Juan par exemple, mais son génie qui ne perdait jamais le nord ne s'abîmait jamais dans l'irréel. Il a donc pu, lui, ce cynique, ce voltairien, ce lyrique de mauvaise foi réussir un chef d'oeuvre : Jeanne d'Arc, héroïne contraire à ses idées, à sa conception, à tout ce qu'il était, car il n'entendit toujours et en tout que la voix de la Raison) Giraudoux n'a certes pas écrit un théâtre négligeable. Il y a mis beaucoup de soin, de la tenue, une grande propreté et surtout de la lumière. Mais la main y a plus de part que le génie. C'est du théâtre de gala: le divertissement y est de rigueur, comme l'habit pour y aller, car le protocole prévoit pour les ambassadeurs qui s'ennuient des sorties récréatives. Edouard Bourdet, son contemporain, si honteusement méconnu de nos troupes de théâtre, paraît et est

**ROBERT PRÉVOST** : projet de décor pour «La guerre de Troie n'aura pas lieu», pièce de Jean Giraudoux.





moins brillant, moins fin, moins spirituel. Sa langue est un peu trouble. Mais quel théâtre consistant ! Les personnages sont identifiables à leurs loisirs, à leurs professions, à leur physique. Leurs gestes appuient leurs paroles, leurs passions même singulières les opposent ou les unissent. Ce que la femme y dit, l'homme ne pourrait pas le dire. "La Prisonnière" ne s'oublie pas.

Citerons-nous les noms d'auteurs qui ont de la consistance et les noms de ceux qui n'en possèdent pas ? Dirions-nous, désintéressés, que Claudel, dramaturge antidramatique a une consistance que n'ont ni Achard ni Roussin, dramaturges pourtant dramatiques ? Il s'agit moins de distribuer gratuitement des verdicts que de préciser adéquatement le sens de ce que j'appelle consistance. Je l'entends, en musique, chez Beethoven. Je la vois, en peinture, chez

Cézanne, pour ne citer que les plus grands. Elle se reconnaît à certains signes sensibles, à un ton du discours. Elle est chez Molière, chez Becque, chez O'Neill, dramaturges qui ne se ressemblent en rien et dont le cheminement dramatique est divergent. Elle me semble l'alliage du physique et du psychique, la dualité enfin fixée de l'âme et du corps, le complément de ce qui est à la fois senti et pensé, imaginé et vérifié, la conjonction de l'apparence et du réel. Ses limites sont à mi-chemin de l'occulte et de l'évident. Ce qui unit les mots aux mots, les phrases aux phrases, ce n'est pas la grammaire — nul grammairien ne peut écrire d'oeuvre valable et ce n'est pas à s'attacher à la lettre que l'on devient artiste — c'est la sémantique de la vie. La consistance d'une oeuvre est la nature des choses tissée au métier du destin. Parfois, on s'y trompe. Goethe portait plusieurs

masques mais affectionnait celui de sa sérénité. C'est que tout grand artiste se croit lié aux obligations de quelque idée fixe qui assure à l'oeuvre l'unité à atteindre. Idée fixe du Temps chez Proust, idée née de son inversion qui se donne une famille temporelle, Swann épousant Odette. Idée fixe du rachat chez Dostoïevsky, idée née de son épilepsie qui lui rappelle la chute originelle. Et plus près de nous, au théâtre, idée fixe de Port-Royal chez Montherlant, idée née de son appétit de jouissance aiguillonnée par l'austérité.

Faite du noeud de ses contraires, la consistance d'une oeuvre est la graine et le fruit, la semence et la récolte. Pour reprendre le mot de Nietzsche, une oeuvre d'art s'épanouit d'autant plus librement au soleil que ses racines s'enfoncent plus profondément dans la terre.

Paul Toupin

## LIVRES

### POÉSIE RÉCENTE

**À LA LIMITE DES CHOSES** par Marie St-Jacques Guimont, aux éditions Beauchemin.

Comment se peut-il qu'une première oeuvre (sauf erreur) manifeste une telle maturité d'esprit dans un mode aussi contemporain ? Il y est écrit : *quel marteau brisera tous les mois verrouillés*, et combien d'autres paroles magiques. On retrouve ici une nostalgique noblesse qui nous rappelle Alain Grandbois. Notre poésie est-elle plus riche qu'on ose le croire ?

**BROCHURES** par Claude Gauvreau, aux éditions de feu-Antonin.

Donc, Arthaud est bien mort. Dommage.

**LE POULS DE MA VIE** par Claire Lévesque, aux éditions Albert Lévesque.

Une acceptation toute féminine des conditions difficiles de la vie : l'angoisse, la haine, une certaine révolte, mais aussi le désir de servir formulé dans le grand souhait : ... *que je puisse être seuil*. La faim, signe de vie, annonce l'espoir et la foi malgré tout aux racines humaines. Un beau visage de jeune femme à la voix calme.

**LES CAHIERS D'ESSAI**, premier numéro d'une revue publiée en collaboration avec le Centre canadien d'Essai et le Musée canadien du Film d'Art.

Critiques, interviews, poèmes, illustrations, calendrier artistique. À signaler, les propos de Roland Giguère recueillis par Guy Viau et le bon choix d'illustrations signées De "onnancour, Giguère, Houle et Mousseau.

**LES CRIS** par Paul Mercure, aux éditions de l'Aube.

Premier jet déchirant. Un adolescent se met à nu, face au monde et à Dieu. Ça et là, des nuages de douceur au dessus des nombreux pics tranchants. Des questions se posent avec une telle exigence que l'art soutenu de ce garçon se résout en lui-même. Il nous semble que ce cri annonce, après la mue, une voix exceptionnelle.

**LES TEMPLES EFFONDRES** par Yves Préfontaine, aux éditions d'Orphée.

Préfontaine avance en poésie comme le soc de la charrue en terre grasse. Puis il allume les racines d'ombres qu'il croise et nous voyons son âme aigüe dans une lumière de soufre. Il ne nous fut jamais donné à lire, en quelques mois d'intervalle seulement, deux premiers livres aussi forts que *Boréal* et celui-ci.

**L'ÉTOILE POURPRE** par Alain Grandbois, aux éditions de l'Hexagone.

Il fut de près ou de loin, notre maître à tous, même si nous n'avions de lui que deux lettres. Puis il cessa de nous écrire. Après tant d'années, voici digne, noble et nostalgique une nouvelle lettre parmi tant d'autres écrites mais jamais mises à la poste. Après une première lecture, il me semble que voici notre jeune poésie devant ses racines; une magnifique leçon d'amour et de liberté.

**OSMONDE** par Jean-Paul Martino, aux éditions Erta.

Il a sa façon à lui de s'exprimer, ce qui est déjà bien. Il nous fait voyager dans l'ornement de sa vie avec l'humour d'un narquois gaillard, cf. le sourire de son vocabulaire, l'entrain de sa prosodie. Si Arthaud n'était pas mort, il sourirait, ce qui est encore mieux.

Wilfrid Lemoine